



LE MERKABA D'ORION

Rohan Simon

Rohan Simon

Le Merkaba d'Orion

© Rohan Simon, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1476-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PARTIE I

— Attrapez-le ! hurlaient des voix au salon.

Extirpé de son sommeil, l'enfant fût pris de panique. Des bruits de pas s'approchaient de sa chambre, sous le fracas du plancher grinçant de l'étage. À mesure que les craquements progressaient, son cœur accélérail sa cadence. Il retint son souffle.

Un grondement sourd montait du salon. La peur le paralysait. Après un silence, qui lui parut éternel, sa mère hurla de toutes ses forces, tandis que des bruits de pas, se déplaçant en dessous de sa chambre, résonnaient jusqu'à lui. Sa porte s'ouvrit avec force, alors qu'il se réfugiait sous la couette. Le garçon agrippa une de ses peluches, et la serra fort contre lui. La porte se referma, puis une ombre, au souffle haletant, s'approcha de lui, avec une lenteur insoutenable. D'un mouvement, sa couverture lui fut ôtée, alors que ses bras se levèrent d'instinct, pour protéger son visage.

La peur le tiraillait, d'autant plus que la nuit noire l'empêcha, pendant quelques instants, de dévisager son agresseur. L'ombre était maintenant près de lui. Il discerna soudain des traits familiers, en entrouvrant ses doigts.

— Papa ! lâcha-t-il avec un soulagement certain, en jetant sa peluche au sol, pour s'agripper à son cou. J'ai entendu Maman crier ! Qui est à la maison ? Dis-moi qui fait du mal à Maman ?

Les échos des sons étouffés, émanant du séjour, le crispèrent de plus belle. Son père le regardait fixement, l'air à la fois terrifié, et profondément aimant. Ses yeux se rougirent d'émotion, à mesure que des larmes en coulaient. Il parlait d'une voix presque effacée, et était transi de peur, au moins autant que son fils. Les traits de son visage étaient marqués par l'angoisse, que sa sueur abondante peinait à masquer. Les entrailles de l'enfant se contractèrent sous le poids de ce spectacle. Jamais il n'avait vu son père dans cet état. Sa chambre lui paraissait se réduire, comme resserrée sur leurs deux corps tremblants. Il fixa de nouveau son

paternel.

— Mon fils, s'il te plait, écoute-moi. Très attentivement.

— Papa, j'ai peur, où est Maman ?

— Rüdiger, susurra-t-il, tu dois m'écouter, on n'a plus le temps.

— Le temps de quoi Papa ? Et Maman, il faut la sauver !

Le grincement sec d'un meuble déplacé leur parvint. Au rez-de-chaussée, les sons se multipliaient. Bris de verre, bibelots fracassés, pas sourds et déterminés s'entrechoquaient, jusqu'à ce que leur tumulte s'estompe, se muant en un silence glaçant. L'homme et sa progéniture retenaient leur souffle. Le fracas de la porte du cellier raviva leur attention.

— Fouillez-moi toute la maison, le moindre recoin ! ordonna une voix rauque et lointaine.

Les mouvements de l'étage inférieur s'amplifiaient.

Ils entendaient la troupe se disperser dans la maison. Les voix murmuraient, tout en s'agitant vivement. Leurs pas grondants agressaient leurs tympans. Les occupants de la chambre croyaient vivre un mauvais rêve, et priaient qu'on les réveille au plus vite. Toutefois, seul le père pouvait palper la réalité de la scène. Son souffle ralentit. Le temps lui-même ralentissait.

— Fouillez toutes les pièces, prenez tous les documents que vous trouverez, je veux qu'ils soient intacts, c'est compris ? reprit, d'un ton autoritaire, la voix sous leurs pieds.

Aussitôt, l'escalier fut pris d'assaut, renforçant leur étreinte. L'enfant eut à peine le temps de se demander à qui ces pas menaçants pouvaient appartenir, que son père reprit la parole.

— Mein sonne, murmura-t-il, saisissant ses bras avec poigne, pour qu'il cesse de trembler. Ta mère et moi allons être éloignés de toi.

— Mais, Papa, pourquoi ? Qu'est-ce qu'il se passe en bas ?

Les larmes brûlantes du fils redoublèrent d'intensité. Le plancher craqua à nouveau. L'atmosphère devenait de plus en plus oppressante. La porte de la chambre céda. Son père se retourna en un instant. D'un mouvement, leur

agresseur jaillit sur lui.

— Papa ! Laissez-le ! criait le garçon, du haut de son impuissance d'enfant.

Les coups pleuvaient. Le père planta ses doigts dans le cou de l'homme en noir. Celui-ci, en retour, lui assena trois violentes droites au crâne, sans pouvoir se défaire de son étreinte. L'agresseur, juché sur lui, releva enfin la tête, à la quête d'air, et fondit sur lui, en un coup de tête fracassant. Sous les yeux de son fils, l'homme reçut le choc de plein fouet. Après plusieurs secondes, il reprit conscience, et se redressa en avant, le saisissant de nouveau à la gorge. Il déploya toute sa force dans la prise, jusqu'à ce que son adversaire s'effondre au sol, la main crispée sur son arme. Le père s'en saisit, et la fit glisser sur le parquet, cette dernière atterrissant sous la commode. Il se rapprocha de nouveau de son fils.

— Papa ? Qui sont ces gens ? lui demanda l'enfant, la voix tremblante et paniquée à l'idée de ce qui allait suivre. Qu'est-ce qu'ils font chez nous ?

— Rüdiger. Je ne peux pas t'expliquer. Tu ne comprendrais pas. Pas maintenant, murmura-t-il en retour.

Une nouvelle vague de sons difformes leur parvint, par l'escalier menant au salon. Des bruits métalliques cognaient les parois du couloir donnant accès aux chambres. Ils étaient plusieurs, cette fois. Le cliquetis saisissant qu'ils génèrent tordit l'enfant de peur. Son halètement se fit plus rapide.

— Calme-toi, mon fils, et regarde-moi, reprit le père. Retiens ceci, dit-il, en apposant la main sur son visage. Quoiqu'il t'arrive, garde espoir. Sois le changement que tu veux voir en ce monde.

Ses yeux, embués de larmes, flouaient ses yeux verts, par habitude si rassurants. Rüdiger ressentit aussitôt une vague de chaleur, émanant de son estomac. Le poids des larmes devint plume. Il se sentait léger, alors que les grondements au salon s'amplifiaient.

— Un jour, tu saisisiras le sens de tout ceci, lâcha le père, en baissant la tête, pour inonder le sol de ses larmes. C'est encore trop tôt ! Laissez-lui le temps ! implorait-il, en levant les mains au ciel.

La troupe finit par entrer dans la pièce. Les trois hommes se jetèrent sur lui telle une meute bondissant à l'unisson sur sa proie. Les doigts de l'enfant se

raidirent autour de sa couverture, tandis que les assaillants imposaient des chaînes aux poignets de son unique espoir. Chacun d'entre eux était vêtu du même uniforme kaki, à la teinte sombre, floqué d'un brassard rouge, surmonté d'une croix noire en biais. Rüdiger hurlait, autant que le permettait sa voix, suppliant les intrus de les laisser en paix. Ses cris ne suffirent pas.

Les soldats s'activèrent, l'un d'entre eux cadénassant son père, avec férocité et mépris, pendant qu'un second tentait de réveiller le soldat inconscient.

— Il devait être seul, putain, qu'est-ce qu'on fait du lardon maintenant ? dit le premier homme d'un ton dédaigneux à son compère, tout en relâchant sa prise sur leur cible, constatant que l'homme n'opposait plus aucune résistance.

— On n'a pas eu d'ordres vis-à-vis de lui. Demande au sergent. Je ne veux pas prendre ce genre de décision, répondit l'autre, agenouillé près de leur collègue évanoui.

Face à la condescendance de son camarade, il s'exécuta, et quitta la pièce en hâte. Le troisième militaire, resté muet jusque-là, était visiblement excité par la situation. Il était monstrueusement imposant. Son visage, partiellement masqué, laissait deviner une cicatrice, sur sa joue droite. Sa voix, profonde et caverneuse, rendait son apparence plus effrayante encore. Le seul fait de l'observer inspirait la terreur.

Le second soldat, brun, arborant un teint d'une extrême pâleur, paraissait fluet en comparaison. Ce dernier se releva, résigné à l'idée de pouvoir sortir son compagnon du coma dans lequel il était plongé. Il se retourna, et se dirigea vers l'enfant.

— Ne vous avisez pas de le toucher ! Ou je vous jure que... ! s'écria le père, à moitié conscient, usant de ses dernières forces pour élever sa voix hachée et son corps meurtri.

Son ultime tentative fut interrompue par le géant, qui lui décrocha une droite, en pleine mâchoire. Il s'affala au sol, de tout son soûl, dans un craquement sonore, et perdit conscience, probablement pour la dernière fois. Les coups de pied répétés du mastodonte, s'enchaînant sans pitié, ne suffirent pas à le réveiller.

— Cet enfoiré, ce rat ! Que croyait-il faire, ce prétentieux ! beugla-t-il, en lui envoyant un dernier coup de talon dans les côtes. Ces maudits scientifiques ! Peu

de solutions mais beaucoup de problèmes, si tu veux mon avis ! lança-t-il à son encontre.

— De la sale race, tu l'as dit ! rétorqua le second soldat.

— Ces foutus bouseux, je les brûlerai tous, si j'en avais le pouvoir ! conclut le mastodonte, trahissant une haine mûrie.

Ils n'avaient pas remarqué que l'enfant s'était glissé sous le lit. Ce dernier observait la scène, tant bien que mal, espérant que son seul repère se relève, et règle leur compte à ces intrus. Le soldat maigrelet se retourna, remarqua son absence, scruta la chambre, et le débusqua en une seconde à peine. Il s'approcha de lui, à pas furieux, puis souleva le lit, qui se renversa pour buter contre le mur. L'agresseur était à présent seul face à lui, son ombre l'entourant, empêchant sa proie de fuir.

Le soldat lui saisit le bras, le fit décoller du sol, avec une force insoupçonnée, puis tourna les talons, et le jeta près de son géniteur.

— Comment osez-vous ? hurla le père, sans pouvoir se relever, après les coups reçus.

Le bras de l'enfant lui faisait un mal de chien. Il força sur ses épaules pour se lever, et vit le soldat rachitique sortir une lame de son veston. Ce dernier le dévorait tout entier du regard. Un visage dont Rüdiger se souviendrait toute sa vie. La haine entaillait sa face, ses traits abrupts renforçant son expression de mort. Ce visage en était l'incarnation même. À mesure que leur agresseur s'approchait, le fils secouait son père, priant pour qu'il revienne à lui. Il fut stoppé par une main squelettique, qui, l'ayant soulevé du sol, oscillait à présent la pointe d'une lame autour de son cou.

— Attends les ordres, tu veux ? On n'est pas des animaux, je te rappelle, l'interrompt le géant, posté derrière son comparse, l'œil brillant de détermination.

— Pourquoi ne pas tuer la mauvaise graine dès la naissance ? Ça éviterait qu'elle ne devienne... gênante, dit son compère, en rapprochant son visage de celui de l'enfant, pétrifié.

— Chien fou ! Maîtrise-toi bon sang, nous sommes en guerre ! lui rappela son collègue.

Le premier homme, parti en quête d'instructions, fit son apparition, devant ce qu'il restait de porte. Le malheur s'abattait sur cette demeure, d'habitude si joyeuse. L'espace d'un instant, leur vie avait basculé, à tout jamais.

Chapitre I : Réveil

1955, Berlin, quartier Schöneberg

— Rüdiger ! Rüdiger ! Lève-toi tu veux ? suppliait une voix, au fond de sa tête. Tu vas encore être en retard ! insistait-elle.

Il discernait de mieux en mieux la voix, à mesure que l'obscurité, ayant envahi son esprit, n'autorise ses yeux à s'ouvrir timidement. Le jeune allemand reprenait peu à peu conscience, tentant péniblement de s'étirer, pour achever sa torpeur matinale. Il se leva finalement, encore vaseux de la nuit passée. Ce rêve le hantait, depuis des années maintenant. Rüdiger était terrorisé à l'idée que son inconscient puisse lui jouer pareil tour. Son esprit contenait certaines réponses, sur son passé, la vérité sur ses parents, mais surtout des indices sur leur assassinat, dont il n'arrivait pas à s'exorciser. Pourtant, il vivait toujours ce cauchemar comme un étranger.

La voix de sa tante, d'habitude harmonieuse, lui paraissait à présent presque cinglante.

— Rüdiger, ne me force pas à monter ! J'ai un seau d'eau fraîche, ne me tente pas ! s'époumonait-elle, depuis la cuisine.

— Je suis levé ! hurla-t-il pour l'en dissuader. J'arrive !

Le jeune homme enfila une tenue, mêlant ses vêtements de la veille à ceux de l'avant-veille, reflétant la motivation feinte qu'il s'imposait, en ce matin de janvier. Par la fenêtre, une brume persistante annonçait une journée fraîche, bien que l'éclat du soleil sur la neige fît espérer un brin de chaleur. Il saisit son sac, et descendit à la hâte l'escalier le séparant du salon. Sa tante Brunhilde se tenait dos à lui, armée de sa spatule, moulinant des œufs, à en juger par l'odeur. Elle était toujours si impeccable, avec son chignon millimétré et grisonnant, ses vestes de textiles fins et ses chaussons brodés. Brunhilde avait le visage poupon, et l'allure vive pour son âge. Elle avait recueilli Rüdiger, à la mort de ses parents, et l'élevait comme le fils qu'elle n'avait jamais eu. Veuve depuis des années, s'occuper de son neveu avait redonné sens à sa vie, qu'elle manifestait énergiquement, en ce doux matin.